DU NOUVEAU SUR LE LATIN VULGAIRE

PAR

VEIKKO VÄÄNÄNEN

Université de Helsinki, Finlande

Les romanistes et les latinistes d'aujourd'hui s'accordent à ne plus opposer, comme le faisaient les „néogrammairiens" d'hier, le latin vulgaire et le latin classique comme deux idiomes différents, et à reconnaître que le latin, sous tous ses aspects, n'est qu'une transition entre deux états de langue, l'indo-européen et le roman. On sait aussi que la relative stabilité de la langue écrite n'a fait que masquer sous une forme traditionnellement conservée bien des changements, voire des transformations radicales qui se sont produites surtout à l'époque impériale, mais dont beacoup ont été amorcées dès le vieux latin. A part les „vulgarismes" répondant aux besoins artistiques, comme chez Plaute ou chez Pétrone, quiconque écrit s'efforce de s'en tenir aux normes conventionnelles, qui ont relativement peu changé pendant les quelques huit siècles de latinité proprement dite. Il n'est jusqu'aux textes les plus barbares des VII-e et VIII-e siècles, par ex. les diplômes des rois mérovingiens, dont la langue puisse être identifiée avec le latin courant de l'époque. Il est passé en axiome qu'il n'existe pas de texte en latin vulgaire ; „il n'y a que des traits „vulgaires" qui se rencontrent en plus ou moins grand nombre et qui sont plus ou moins voyants dans des textes d'époque impériale. Mais ces traits sont assez nombreux pour laisser discerner les tendances nouvelles" [1]).

Dans ces conditions, quelles chances avons-nous d'atteindre au latin courant en tant que système, d'en jalonner l'évolution progressive et établir les variétés éventuelles ?

De nombreuses monographies sur des textes teintés de „vulgarismes" et sur des problèmes particuliers de phonétique, de morphologie et de syntaxe ont vu jour ces dernières décennies : des essais de synthèse et de reconstitution ont contribué à éclairer sinon à résoudre les problèmes multiples de latin vulgaire. Mon propos n'est pas d'en dresser une bibliographie même sommaire. Je me bornerai à discuter rapidement quelques contributions récentes qui me semblent avancer nos connaissances de cet aspect linguistique.

Une place d'honneur revient au regretté latiniste suédois Einar Löf-

---

1) A. Meillet, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, p. 236.

s t e d t, dont le pénétrant commentaire de la *Peregrinatio Aetheriae* et les deux volumes substantiels de *Syntactica* [2]) sont devenus des clasiques parmi les études de latin littéraire et surtout non littéraire. Un recueil d'essais sur le latin tardif, intitulé *Late Latin*, publié à titre posthume par l'Institut pour les Recherches Comparatives des Humanités d'Oslo en 1959, reprend et met au point certains des principaux problèmes. On y reconnaît la méthode sure, peu portée à la spéculation, un sens linguistique assuré ainsi que le vaste savoir du maître. En ce qui concerne le latin vulgaire, deux chapitres en particulier retiennent l'attention, intitulés respectivement *Late Latin, Vulgar Latin, Romance et Local Variation in Latin*. Un des problèmes qui divisent les chercheurs est celui de l'époque du divorce définitif entre le parler populaire et le latin écrit. Discutant les opinions divergentes, Löfstedt se range à l'avis qui placerait la séparation des deux aspects du latin à une date relativement tardive, en ajoutant qu'il voit peu de chances de fixer avec quelque précision les diverses phases de développement pendant la longue période de transition entre 600 et 800 [3]). Chaque phénomène devrait être soumis à un examen linguistique approfondi et basé sur des matériaux abondants. C'est ainsi que Löfstedt lui-même avait montré [4]) que l'article défini, que l'on a souvent cru discerner dans certains emplois affaiblis du démonstratif en latin postclassique, n'appartient pourtant, en tant que catégorie grammaticale, qu'à l'époque romane. En effet, bien des développements de syntaxe surtout, qui marquent l'avènement de l'état roman sont amorcés en latin impérial, voire déjà en vieux latin, sans pour autant s'implanter encore comme innovations du système.

Toujours dans le domaine de la morpho-syntaxe, la manière de voir de Löfstedt a été appuyée par l'important *Essai sur le mode subjonctif en latin postclassique et en ancien français*, I—II, par Gérard M o i g n e t [5]). Il s'agit bien plus que d'une étude dans le genre traditionnel sur l'emploi d'un mode verbal. Un l-er chapitre de 120 pages discute à fond les differentes théories avancées sur subjonctif, dont la disparité même les rend suspectes, et expose les vues de l'auteur qui se réclament de la théorie psycho-systématique de Gustave Guillaume. On avait prêté au subjonctif la valeur de diverses modalités : volonté, doute, irréalité, potentialité... Or un mode, c'est-à-dire une série de formes, ne coïncide jamais avec une modalité, qui dépend du locuteur. Selon la théorie psycho-systématique, „le système verbal correspond à la représentation du temps, et les différences de modes ne sont que des différences dans la manière dont le temps est conçu“ [6]). Le subjonctif est le mode de la durée indifférenciée, de la non-actualité, par rapport à l'indicatif qui comporte la distinction de trois époques. D'autre part, les systèmes psychiques, auxquels correspondent plus ou moins bien les systèmes sémiologiques, tendent au maximum de simplicité ; aussi les séries de formes à double valeur sont-elles soumises à des réductions. Ainsi, le parfait de l'indicatif doit céder sa valeur propre d'aspect ou du „présent de mémoire“ au

2) I, 2e édition, 1956, II, même année.
3) O. c., p. 14.
4) *Syntactica* I², p. 358 sqq.
5) Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines d'Alger, XXXII, Presses Universitaires de France, 1959.
6) M o i g n e t, *Essai...*, p. 77.

composé du type *habeo dictum* et ne garder que celle d'aoriste. Le subjonctif perdra le parfait, qui faisait souvent double emploi avec le présent, tandis que l'imparfait du subjonctif, qui tenait à la fois du présent et du passé, a été éliminé par le plus-que-parfait. C'est toujours, selon M. Moignet, en correspondance avec un système psychique changeant — qui est bien entendu tout autre qu'une nouvelle „Denkform" dans le sens de Karl Vossler — que se crée un futur à deux temps, à partir des tours *dicere habeo* et *dicere habebam* ou *habui* (qui toutefois ne prend pas pied dans toute la Romania). Il ne faut pas exagérer le rôle joué par les accidents phonétiques, dit M. Moignet avec raison : ils „peuvent certes favoriser l'avènement de systèmes sémiologiques nouveaux... Mais ils ne sauraient en rien constituer la cause des révolutions linguistiques. . .". Une analyse très poussée de matériaux bien choisis relatifs à l'emploi du subjonctif mène l'auteur au résultat que „le latin, en tant que système de signes soumis à l'évolution... a vécu jusqu'à une limite qui... peut être fixée aux environs du milieu du VIIIe siècle. En tant que système psychique, au contraire, force est de reconnaître qu'à cette date le latin avait déjà vécu. On avait cessé déjà de se représenter le latin alors qu'on utilisait les signes du latin... Il est d'ailleurs vain de chercher à dater cette révolution psychique, car les faits de représentation sont secrets et ne se laissent déceler qu'à travers le prisme déformant des faits de parole" [7]).

Pour ce qui concerne les différences locales du latin, il est curieux de noter qu'à mesure que les latinistes reviennent de l'hypothèse de provincialismes en latin, les romanistes au contraire s'acharnent à faire remonter la dislocation de la Romania de plus en plus haut dans le passé. Einar Löfstedt lui même admet que certes dans une langue parlée par des éléments ethniques hétérogènes sur une étendue aussi vaste qu'était le latin à l'époque impériale, il a dû surgir des différences régionales „équivalant à des dialectes différents (amounting to different dialects) [8]). S. Jérôme n'a-t-il pas affirmé que la latinité changeait quotidiennement „*et regionibus.. et tempore*"? Or, les monuments écrits nous laissent dans l'embarras. „Attribuer, écrit Löfstedt [9]), un texte quelconque à une province particulière d'après des critères linguistiques s'est avéré dans la plupart des cas impossible, et en mettant les choses au mieux, extrêmement difficile". Cet état de choses ne change qu'à l'apparition des idiomes romans. Aussi les tentatives de localiser, sur la base des particularités linguistiques, les textes reflétant le latin vulgaire et qui vont du *Satyricon* de Pétrone par la *Peregrinatio Aetheriae* aux traductions latines d'Oribase (probablement du VIe siècle) ont-elles échoué. Bien plus : les textes tardifs, inscriptions, traités techniques, vies de saints, chroniques, chartes, etc. provenant des diverses parties de l'Empire, se caractérisent par le parallélisme des traits „vulgaires", chute de consonnes finales, réduction de catégories flexionnelles, substitution d'expressions plus vives à des mots usés, et ainsi de suite, qui sont autant de caractéristiques du roman commun. A titre d'exemple, les deux succédanés du verbe *esse* ou *edere, comedere* et *manducare*, se font concurrence en bas latin. Selon les relevés de Löfstedt, la *Vulgate* a seulement 45 exemples de

---

7) Moignet, *op. cit.*, p. 274 sqq.
8) E. Löfstedt, *Late Latin*, p. 39.
9) O. c., p. 42.

edere contre plus de 540 de *comedere* et environ 170 de *manducare*. Chose remarquable, la *Peregrinatio* (probablement de la fin du IVe siècle), qu'on a cru provenir d'Espagne, ne connaît pour „manger" que *manducare* (13 fois), alors que l'ibéroroman a opté pour *comedere*. D'autre part, la *Peregrinatio* présente des „hispanismes" tels que *sedere* au sens affaibli „être", *plicare (se)* „arriver" (mot passé aussi en roumain avec un sens différent), *subire* „monter" (aussi en roumain), ou des „italianismes" comme *se iungere* „arriver", *movere* „partir", *modo* „bientôt". Il y a près de cent ans, Hugo Schuchardt constata dans son fondamental *Vokalismus des Vulgärlateins* que „dieses [rustike Lateins] erscheint auf den Denkmälern aller Gegenden eigentlich immer ein und dasselbe". Les recherches successives n'ont pas sensiblement altéré le bien-fondé de cette affirmation. A la fin de son importante enquête sur la langue des inscriptions et d'autres textes provenant des pays danubiens, H. Mihăescu[10]), tout en relevant un certain nombre de phénomènes qui concordent avec les caractères particuliers du roumain, conclut que „les faits linguistiques consignés dans les inscriptions et les textes des provinces danubiennes n'étaient donc pas spécifiques à ces régions mais circulaient sur une plus large étendue. Il s'ensuit donc que les provinces danubiennes ne formaient pas un domaine linguistique isolé ou indépendant"[11]). C'est que, dit-il, particulièrement en Dacie, ou pourtant le séjour des troupes et des organes administratifs romains fut assez bref ...,„l'élément militaire et l'élément administratif y ont joué un rôle important. Des colons s'y sont installés, venant des différentes régions de l'empire, en particulier des provinces avoisinantes ou orientales. La langue qu'ils parlaient était une 'lingua franca', c'est-à-dire le latin commun, la langue de l'administration et de l'armée"[12]).

Des romanistes, de leur côté, ont abordé le problème du démembrement du latin en pratiquant la méthode comparative. Le regretté maître Jakob Jud, à la suite de son étude *Problèmes de géographie linguistique romane*[13]), affirmait que „la linguistique de demain rejettera cette hypothèse de l'unité lexicale du latin vulgaire, qui ne s'accorde ni avec l'histoire ni même avec tout ce que nous observons dans les langues des grands états modernes". Si telles rencontres homonymiques arrivent à des solutions divergentes en Espagne et en Italie, disait-il, c'est qu' „aux IIIe et Ve siècles, Rome... n'a plus l'autorité nécessaire pour imposer son mot d'ordre linguistique aux provinces lointaines, et de plus en plus autonomes". Naguère, M. Gerhard Rholfs, dans son ouvrage *Die lexikalische Differenzierung der romanischen Sprachen* (1954) s'est rangé à l'opinion de Jud, en insistant sur l'action des centres d'irradiation spirituelle et économique ainsi que sur celle de l'organisation diocésaine.

Dans le domaine de la phonétique, méritent une attention particulière les études de chronologie relative des changements, d'abord par Elise

---

10) H. Mihăescu, *Limba latină în provinciile dunărene ale imperiului roman*, București, 1960

11) *Ibid.*, résumé en français, p. 298.

12) *Ibid.*, p. 297.

13) Revue de Linguistique Romane, I, 1925.

Richter[14]), et récemment, par M. Georges Straka (deux importants articles parus respectivement dans Revue des Langues Romanes, 1953, et Revue de Linguistique Romane, 1956). Après un examen serré des transformations interdépendantes du phonétisme latin, M. Straka en établit la chaîne chronologique et conclut, à son tour, qu' „au IIe et, à plus forte raison, au IIIe siècle, il n'y avait plus d'unité linguistique romane, malgré une certaine unité de civilisation", le sarde, le roumain et même le gallo-roman commençant vers cette époque, dit-il, „à s'individualiser et à se constituer en des langues indépendantes" [15]). Ces dates reculées ont de quoi étonner. Pourtant, la démonstration de M. Straka semble menée avec une rigueur incontestable. Ce qui prête à discussion, ce sont certaines dates historiques servant de points de repère. La séparation linguistique de la Sardaigne et celle de la Dacie sont placées par M. Straka respectivement au IIe siècle et au moment de la coupure politique de la Dacie, qui arriva en 271. Or, on peut se demander si l'isolement de ces régions a vraiment été complet depuis ces dates. Pour la Dacie, au moins, plusieurs savants roumains sont d'un avis différent. En dernier lieu M. Mihăescu écrit que „jusque vers l'an 395, le contact des provinces danubiennes avec le domaine de la langue latine occidentale [a été] actif et direct", et qu'„il est impossible que la Dacie soit demeurée totalement isolée des régions romanisées du Sud du Danube, jusqu'à la fin du VIe siècle" [16]). Une certaine réserve sera donc recommandée vis-à-vis des jalons chronologiques posés par M. Straka pour la généralisation du changement *ī* > e qui n'atteint pas le sarde, et du changement *ū* > *o* qui n'atteint ni le sarde ni le roumain.

Il est évident que pour atteindre cet élément fuyant qu'est le latin parlé, il faut les efforts conjugués des latinistes et des romanistes, l'étude critique des monuments écrits aussi bien que l'opération ascendante à partir des langues romanes. L'une doit servir de contrôle pour l'autre. Pour ce qui est particulièrement de la chronologie des changements, il me semble que les résultats obtenus par la voie comparative restent généralement sujets à caution, tant que nous manquent les attestations directes. Placer, à titre d'exemple, au IIIe siècle l'émancipation linguistiques des provinces, est une hypothèse qui ne manque pas l'appui de certaines circonstances historiques, mais qui gagnerait en plausibilité dans la mesure ou elle serait confirmée par des faits linguistiques dégagés des textes. Car enfin, si les traits populaires y sont noyés dans une langue commune qui se superpose au latin parlé, ce n'est pas une raison pour ne pas consulter les monuments écrits et en tirer tout le parti possible. Ici encore, c'est le cas de dire que les choses ne sont pas si compliquées qu'elles en ont l'air : elles le sont beaucoup plus.

---

14) *Chronologische Phonetik des Französischen bis zum Ende des 8. Jahrhunderts*, 1934.

15) RLR, p. 307, et RLiR, p. 258.

16) O. c., p. 296 sq.

DIN NOU DESPRE LATINA VULGARĂ

Rezumat

Autorul sprijină ideea dezmembrării tîrzii a Romaniei, ca suedezul Einar Löfstedt (în *Syntactica* şi în comentariul la *Peregrinatio Aetheriae)*, de la care pleacă. La rîndu-i, Löfstedt adoptă noile teze ale lui Gerard Moignet (după teoria psiho-sistematică a lui Gustave Guillaume) în privinţa conjunctivului, privit ca ,,modul duratei nediferenţiate în raport cu indicativul care comportă distincţia a trei epoci".

Ideea centrală este existenţa unui decalaj, apreciabil în timp, între schimbarea corespondenţelor psihologice, inerente sistemului limbii, şi schimbarea sistemului de forme de expresie. Se explică, astfel, cum inovaţiile, începute încă în perioada imperială, au intrat în sistem mult mai tîrziu.

Se exemplifică cu periodizarea paradigmelor de conjunctiv, acolo unde ele coincid ca valoare cu alte forme verbale, cu valoarea de instrument gramatical a articolului definit, existentă ca tendinţă psihologică într-o perioadă mai veche, dar fixată ca atare abia în perioada romanică şi cu alte fapte.

În concluzie, vorbitorii latinei populare gîndeau, lingvistic vorbind, romanic, iar sistemul de forme latineşti populare şi apoi romanice s-a constituit mult mai tîrziu: sec. VII—VIII.

СНОВА О НАРОДНОЙ ЛАТЫНИ

Краткое содержание

Автор разделяет точки зрения о позднем распаде Романие, как и шведский языковед **Einar Löfstedt** (в **Syntactica** и в коментарии к **Peregrinatio Aetheriae**), от которого исходит. В свою очередь **Löfstedt** принимает новые взгляды Жерара Муанье (в согласии с психо-систематической теорией Гюстава Гийома) относительно сослагательного наклонения, рассматриваемого как ,,наклонение недифференцированной длительности по отношению, для которого характерно различение, трех этапов".

Основная идея состоит в существовании определенного периода сдвига достаточно продолжительного, между изменением психологических соответствий, присущих языковой системе выразительных форм. Так именно и объясняется более позднее праникновение в систему тех новообразований, которые возникли еще в период империи.

В качестве доказательств автор приводит периодизацию парадигм сослагательного наклонения (там, где их значение совпадает со значением других глагольных форм), грамматическую роль определенного артикля, существующую как психологическую тенденцию в более старую эпоху, но установленную в этой функции только в романский период и пр.

В заключение можно сказать, что говорящие на народной латыни думали, лингвистически говоря, пороманскиі, но что система форм народной латыни, а отсюда и романской, установилась гораздо позже а именно в VII-VIII вв.